

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Noël! Noël! voici Noël!... Les cloches carillonnent joyeusement depuis minuit; tout le monde chrétien est en fête. La bûche pétille dans le foyer, et les enfants font grand tapage; ils sont si heureux aujourd'hui! Pour ceux-ci, le petit Jésus, en venant, a déposé dans leur soulier mignon le joujou tant désiré; pour ceux-là, c'est l'arbre de Noël, un arbre d'une fécondité extraordinaire, qui les comble des plus agréables surprises.

Il existe, à ce propos, dans certaines familles riches une coutume charmante dont on ne saurait trop propager l'idée: elle consiste à préparer un gigantesque arbre de Noël autour duquel on convie des enfants pauvres, puis on tire en loterie les nombreux « fruits » de l'arbre enchanté. N'est-ce pas touchant?

Marchands de joujoux et confiseurs rivalisent, depuis quelques jours, de zèle et de séductions à l'égard du public; il est impossible au promeneur de passer outre... Mais nous reprocherons aux premiers le luxe étrange qu'ils déploient à propos de Mesdames les Poupées et le mauvais genre qu'ils leur donnent. Il est vrai que personne n'est forcé de les acheter, et en réalité nous comprendrions parfaitement qu'on laissât de côté ces « cocodettes » aux yeux d'émail! Ce n'est vraiment pas là un joujou d'enfant.

La nouveauté chez certains confiseurs est aux petits Chinois et Chinoises superbement vêtus, aux sacs de satin blanc avec têtes de babys, aux éléphants de porcelaine de toute grandeur, et aux souliers Louis XV (gentil à-propos de fête) de couleur bleue, rose, etc., à sac intérieur en soie assortie et chou de fleurs sur le dessus.

Dans un autre ordre d'idées, voici une charmante pensée qui a toutes nos sympathies: c'est le panier *Douairière de Brionne*, dont la forme fait songer à celui des jolies paysannes de Watteau. Qu'on se figure un panier d'osier doré, de forme plate et baissée sur les côtés, ayant une seule anse très-élevée; une dentelle de Colville court en léger coquillé sur les bords, encadrant

une fraîche moisson de fleurs. Deux oiseaux-mouches et un papillon semblent lutter pour y établir domicile. Voilà un gracieux souvenir à offrir à une jeune femme ou à une jeune fille, et qu'une femme adroite peut garnir elle-même.

Le tulle et la dentelle Colville continuent de faire florès près de nos LINGÈRES parisiennes; elles s'en servent pour composer les plus jolies coiffures et parures qu'il soit possible de désirer. Nous avons vu chez l'une d'elles un bonnet « monté » pour dame âgée, composé de cette dentelle largement coquillée, de pensées et de feuilles en velours, avec de longues barbes mentonnières, le tout rempli de cette *respectability* si chère aux Anglais.

Le feuillage de velours, en général, joue un grand rôle dans nos modes actuelles; tout de fantaisie, il doit être d'une couleur uniforme, c'est-à-dire complètement noir ou blanc, ou crème, ou bleu, etc., selon le goût individuel et l'occasion. Nous l'avons vu employé comme coiffure de théâtre d'une façon très-heureuse; au surplus, voici le modèle: — Couronne diadème en feuillage de velours crème, entremêlé de dentelle Colville, avec barbes croisées derrière, puis ramenées et nouées devant. — Cet ensemble offrait une harmonie et une douceur de ton qui charmaient et captivaient à la fois: on ne pouvait en détacher ses



P. N° 291. — TRAVESTISSEMENTS POUR MATINÉE D'ENFANTS.

regards ni rêver quelque chose de plus seyant.

Nous parlions dernièrement du chapeau *Marie-Antoinette* comme d'une nouveauté pleine de grâce; aujourd'hui, nous dirons un mot d'un large bonnet de chambre qui pourrait porter le même nom. Il est fait d'un seul morceau de mousseline ou de nansouek, dont les bords sont plissés à larges plis et maintenus par une bande plate; celle-ci entoure le fond en laissant derrière un long bavolet; un ruban la recouvre et forme un simple nœud sur le dessus, sur le côté ou derrière, à volonté.

Quand on entre, aujourd'hui, dans un salon de modiste, on voit, outre les pièces de soierie et de velours traditionnelles, à côté des plumes, des fleurs, des oiseaux, au milieu de dorures, d'émaux et de perles superbes, — on voit luire des reflets étrange de poils fauves... c'est de la fourrure. Mais il ne faudrait pas tirer de là cette conséquence que tant d'éléments divers entrent dans la composition d'un chapeau moderne. La fourrure s'emploie généralement seule, et la loutre de préférence; on en fait surtout des toques; une tête de gros oiseau, une aile posée en aigrette et maintenue par une baguette d'or suffisent comme ornement.

Le velours épinglé et la peluche sont, en ce moment, les tissus les plus élégants pour les chapeaux habillés; c'est le retour de la capote qui nous vaut ce renouveau, et c'est à la confectionner qu'on emploie de préférence ces deux éléments.

Toujours beaucoup de plumes sur les chapeaux: les longues tiges s'enroulent d'un côté de la calotte en faisant traîne derrière; des plus courtes, on forme un plumet ou un panache. Les plumes de coq sont tombées dans le domaine vulgaire; c'est dommage, car elles ont une allure qui ne manque pas de charme. Mais le bon marché les a tuées.

La plume d'autruche frangée et la plume de paon ainsi préparée sont accueillies avec empressement par les grandes couturières, qui en font de superbes garnitures de costumes. Voici, entre autres, une application de ce genre, à propos d'un vêtement de forme très-neuve.

C'est un vêtement de forme princesse, en ve ours noir, dont le milieu devant et derrière est coupé en cuirasse, tandis que les côtés se prolongent en larges pans carrés jusqu'au bas de la jupe, en encadrant le tablier et la traîne. Tous les bords sont entourés de franges de plumes noires se détachant gracieusement sur la jupe en faille bleu de mer. Les manches, assorties au jupon, sont terminées par un cornet coquillé, surmonté d'une draperie de velours avec franges de plumes.

Mary D'AUBERVILLE.

De tous côtés les femmes se plaignent amèrement des prix exorbitants demandés par les maisons de couture pour les robes et costumes qu'elles confectionnent. Nous sommes à même mieux que nulle autre de le savoir, par la correspondance qui nous arrive journellement et où se retrouve constamment cette phrase: « Indiquez-nous une maison de couture qui nous habilte à des prix modérés. »

La Direction, justement émue de ces demandes réitérées, et désireuse comme toujours d'être agréable à ses abonnés, s'est entendue avec Mme DALTROPE-VORMUS pour qu'elle fasse les plus grandes concessions aux personnes qui s'adresseront à elle de la part du journal.

Nos lectrices connaissent toutes Mme Daltrophe-Vormus, non seulement par nos comptes-rendus des visites mensuelles faites dans ses salons (rue Vivienne, 14), mais aussi par les gravures qui reproduisent ses jolies toilettes et que le journal publie assez fréquemment. Aujourd'hui même, la gravure G. n° 588 offre à nos lectrices le dessin d'un joli costume de faille noire, dont le prix, fixé à 200 francs par Mme Daltrophe-Vormus, édifiera tout le monde sur les concessions que nous avons annoncées (voir la description de ce costume à la page 622).

Pour que nos lectrices soient fixées sur les prix véritablement avantageux de quelques toilettes, voici les renseignements que

Mme Daltrophe-Vormus a bien voulu nous donner: — Robe princesse en beau velours soie: 350 fr.; tunique Juive en velours soie également: 250 fr.; costume ordinaire en lainage de fantaisie et jolie façon: 150 fr.; robe de chambre en beau tissu, très-confortable et élégante: 50 fr.; grand manteau russe en drap velours et envers pelucheux, garni de marmotte ou de sibérienne: 180 fr.

Dans l'aperçu qui précède, nous avons prévu à peu près tous les genres de costumes les plus usuels; on voudra bien, pour plus amples renseignements, s'adresser directement à Mme Daltrophe-Vormus qui se fera un plaisir de répondre immédiatement.

Un corsage défraîchi, mais dont les mesures soient exactes, accompagné des longueurs de jupe, du devant, des hanches et du milieu derrière sans la traîne, devra toujours accompagner la demande d'un costume.

M. D'A.

#### MODIFICATION DES PRIX D'ABONNEMENT

Nos abonnés de l'étranger apprendront avec plaisir qu'en conséquence de la nouvelle convention postale internationale, signée à Berne le 9 octobre 1874, nous sommes à même de réduire nos tarifs d'abonnement, à partir du 1<sup>er</sup> Janvier 1876, aux prix suivants:

	Étrangers	N° 1	N° 2	N° 3
Belgique, Italie.....	31 fr.	34 fr.	46 fr.	
Empire d'Allemagne, Autriche, Hongrie, Hollande, Grand-Duché de Luxembourg, Danemark, Espagne, Portugal, Gibraltar, Canaries.....	34	38	50	
Grande-Bretagne, Etats-Unis d'Amérique, Russie, Turquie, Egypte, Grèce, Maroc, Moldavie, Valachie, Roumanie, Monténégro, Serbie, Suède, Norvège, Islande.....	38	41	54	
Colonies françaises et Mexique.....	42	46	60	
Chili, Pérou, Brésil, République Argentine, Chine, Japon, Australie, Amérique du Centre, Haïti, Canada, Nouvelle-Calédonie.....	50	55	72	

Les abonnés trouveront comme toujours à la dernière page du journal les prix détaillés pour les abonnements de 3 mois et 6 mois. A ces prix, il faut ajouter pour le supplément allemand: Un an, 5 fr. — Six mois, 2 fr. 50. — Trois mois: 1 fr. 25.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 291.

1. TRAVESTISSEMENTS POUR MATINÉE D'ENFANTS. — Petit garçon de six à dix ans: costume de marquis style Louis XVI. — Culotte courte; gilet à longues basques et revers ouverts dans le haut: le tout en satin blanc. — Habit de velours, à poches se rabattant sur les côtés, orné sur tous les bords de biais de satin cerise et de boutons d'argent. Même garniture au bas des manches. — Chemise de batiste à jabot et manchettes de dentelle. — Perruque poudrée à queue et nœud de satin noir. Chapeau tricorne à galons d'argent. — Bas de soie blanche brodés sur les côtés. Souliers découverts à boucle d'argent et haut talon.

2. Petite fille de sept à neuf ans: costume de soubrette Louis XVI. — Jupon court avec corsage à longues basques, en taffetas rose. Le corsage est décolleté, et il n'y a pas d'autres manches que celles de la chemise de batiste. Tablier à bavette de velours noir; second tablier en nansouck, encadré de dentelle de Bruges et relevé d'un côté. — Fichu de même étoffe, gentiment drapé sur les épaules et dont les pointes sont fixées à l'intérieur de la bavette de velours; nœud de ruban bleu pâle avec une rose. — Bonnet en organdi, à fond mou et passe coulissée, genre Charlotte Corday, entouré d'un ruban bleu noué sur le côté, avec branche de roses. — Bas de soie blanche. Souliers Fénelon à boucles d'argent.

Voir les autres descriptions à la page 622.

PLANCHE G. N° 590. — DESCRIPTION, PAGE 622.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAU ET LINGERIE.

## CHRONIQUE MONDAINE

Tout change de figure avec le temps, même le plaisir. A l'époque de Béranger, bien boire, bien manger, bien chanter et bien rire, était la forme par excellence du plaisir. Le bruit de la broche à rôtir tournant dans l'âtre réjouit et la détonation d'une bouteille de vin de champagne semblaient le dernier mot de la gaité d'alors. Aujourd'hui, dans nos temps plus raffinés, c'est tout autre chose. Nos aïeux donnaient à l'estomac; nous, nous donnons surtout aux yeux. Plus de refrains repris en chœur célébrant les volailles rôties, les truffes et les vins des crus généreux. Plus d'attablées pantagruéliques et de toast invitant les cœurs à narguer le temps en vivant bien!...

A présent, on ne mange plus à Paris que du bout des lèvres et l'on y rit de même. La gaité n'est pas de bon ton et l'oisie de Noël est passée de mode. Ainsi nous voici arrivés à la nuit des réveillons, l'affiche des bals publics a proclamé le commencement du carnaval, et, sauf les tables officielles, les diners *par ordre*, vous ne trouveriez pas quatre salles à manger à citer en ce moment dans le beau monde.

Une seule maison est ouverte et c'est celle d'une Russe, la princesse Lise Troubetzkoï. La princesse est certainement une des personnalités féminines les plus curieuses de notre époque. Elle incarne extérieurement le type kalmouk le plus accusé et il est difficile d'être plus Russe des pieds à la tête qu'elle ne l'est. Née princesse Berozelski, elle a marié sa fille aînée, Hélène, au prince Paul Demidoff de San-Donato, riche à près de quatre millions de rentes, et qui a été longtemps, sous l'Empire, un des héros les plus brillants et les plus répandus de la haute vie parisienne.

Depuis de longues années, la princesse s'est vouée à la politique, à ses pompes et à ses œuvres, et les chancelleries les plus secrètes sont sans mystère pour elle. Son salon de Saint-Pétersbourg fut longtemps un des centres diplomatiques les plus réputés de l'Empire. « Ce n'est pas un salon, c'est un congrès, » lui disait, un jour, le duc de Morny.

A l'issue de la guerre, la princesse est venue à Paris, — où elle a toujours fait, d'ailleurs, de fréquents séjours en tout temps, — et elle paraît prendre à nos affaires un intérêt aussi extrême que si *Peau d'Ane* lui était conté.

Ce n'est point que la princesse Troubetzkoï ait l'envergure d'une princesse de Lieven, de cette femme éminente à qui l'empereur Nicolas écrivait : « Madame, il me faut une Grèce, » et qui la lui faisait; c'est moins une femme politique, dans le grand sens de ce mot, qu'une curieuse des choses de la politique. A ces titres, sa personnalité a encore son cachet et son très-réel attrait. Ne demandez à la princesse ni les grandes vues, ni les combinaisons décisives, ni les clairvoyances infinies; mais questionnez-la sur ceci et sur cela, sur tous et sur tout, elle saura vous répondre avec esprit et précision. Elle a une oreille dans tous les camps, une main dans tous les partis. Amie de M. Thiers, elle est également celle de l'ex-impératrice. Au sortir des anniversaires de l'église Saint-Augustin, elle recevra la visite de M. Gambetta, et le soir dinera à l'hôtel de Luynes.

C'est une curieuse, je le répète, et c'est comme telle qu'il faut la prendre et qu'elle sera classée dans la galerie des femmes marquantes de la seconde moitié de ce siècle. En attendant, Paris lui doit beaucoup, car sans son salon hospitalier, que deviendraient les mondains par l'hiver électoral que nous traversons?

Voici le premier de l'an qui approche, et avec sa venue, je pourrais dire sa menace, va se passer sur plus de vingt points de la capitale une petite scène qu'il importe de noter au bénéfice du Mercier de bonne volonté qui écrira le *Tableau de Paris* en l'an de République 1875.

Vous vous présentez, aux environs du 25 Décembre ou du 2 Janvier, dans une maison. Un domestique vous ouvre.

— M. X...? demandez-vous.

— M. X... n'est pas visible : il a quitté Paris il y a huit jours.

— Comment! il n'est pas à Paris, au moment du jour de l'an?

— Oh! riposte le valet d'un air malin, ce n'est pas pour la raison que monsieur pourrait croire!... Monsieur est à la campagne à cause de la préparation des élections au Sénat.

Sur une telle nouvelle, comment ne pas s'éloigner, sans murmurer?

Ailleurs, c'est une épizootie soudaine qu'il y a sur le cheptel, un banquier qui a fait faillite et aux troussees duquel il a fallu se mettre avant qu'il ne gagnât la Belgique, une ferme en train de brûler, une maladie de poitrine à soigner à Nice. Le génie des Parisiens s'entend fort bien à inventer les plus grands malheurs pour masquer l'absence d'un galant homme à l'époque du jour de l'an.

Voilà pourtant où l'hypocrisie et la vanité françaises nous mènent tous, tant que nous sommes : à forger des mensonges qui, à bien prendre, déshonoreraient la bouche de Judas ou les lèvres de Tartuffe. Mais l'excuse est si puissante! Qu'on songe un peu à ce que devient, à présent, cette contribution terrible des étrennes.

Chez nos pères, un cornet de bonbons et une embrassade, c'était tout; chez nous, il faut des poignées d'or; les bonbons se renferment dans des coffrets de mille francs. Il est vrai, par contre, qu'on ne s'embrasse plus. Pour les enfants, c'était un polichinelle ou un chien en carton. En 1876, pour approvisionner de joujoux une famille dans laquelle il y a quatre bambins, petits garçons et petites filles, il faut faire autant de débours qu'en commande l'acquisition d'une charge d'huissier. Comment ne se réfugierait-on pas alors dans les phthisies imaginaires et dans la bienheureuse faillite qui ne vous laisse que les yeux pour pleurer.

BACHAUMONT.

## MESDAMES LES POUPÉES

Un chroniqueur parisien a imaginé d'écrire la monographie de la poupée, et il nous a appris une foule de détails intéressants que plus d'une de nos lectrices nous saura gré de reproduire. Il s'agit, dans l'article que nous avons sous les yeux, des modistes pour poupées.

Dans les petites industries parisiennes, les modes pour poupées tiennent une place considérable. La plus renommée de nos modistes serait sans doute bien embarrassée, si on lui demandait une capotte pour un bébé de la première taille.

Il y a pour ce genre de travail des ouvrières spéciales, qui font un apprentissage de plusieurs années avant d'arriver à la perfection. Les difficultés du métier sont innombrables, parce que, dans le choix des étoffes et des couleurs, il faut tenir compte du volume de la coiffure. Or, savez-vous combien il existe de formes de chapeaux pour poupées? *Quatre cent neuf!* c'est-à-dire beaucoup plus que pour les chapeaux de femmes.

Dès qu'une nouveauté paraît à la vitrine d'une modiste en vogue, elle est immédiatement reproduite par les fournisseurs de poupées, quelle que soit la complication des garnitures. Quand la mode voulait que les coiffures des femmes fussent parées de fleurs et de feuillages, on exposa dans un magasin du boulevard un chapeau dont la couronne n'avait pas moins de *cent vingt* boutons de roses. Trois jours après, la modiste des bébés fit si bien que cent vingt boutons de roses microscopiques ornèrent une coiffure semblable à celle qu'elle avait admirée.

Il est facile de concevoir que pour arriver à de tels résultats, ces petits industriels, — on pourrait presque les appeler des artistes, — sont obligés d'avoir recours à des mains exercées. Notre chroniqueur a visité avec beaucoup d'intérêt les ateliers de l'un d'entre eux. On l'a introduit dans la pièce où les formes sont tournées; on lui a montré le magasin dans lequel les fleuristes découpent les pétales et montent les fleurs sur des tiges plus fines que des aiguilles; on l'a admis dans la salle où les jeunes filles frisent les plumes, dans celle où les modistes, entourées de soie, de crêpe, de velours, créent leurs petits chefs-d'œuvres. Il a vu des chapeaux en toile cirée, en faille, en feutre et en paille de toutes les couleurs, avec des plumes, des rubans, des fruits, des ailes d'oiseaux-mouches.

Toutes ces reproductions sont faites avec une telle exactitude que certaines modistes de New-York les choisissent à leur tour pour modèles.

On nous a raconté, à ce propos, qu'en présence des droits exorbitants qu'il faut acquitter pour le transport des marchandises expédiées de France aux États-Unis, plusieurs grandes *faiseuses* de l'Amérique se font envoyer par les modistes pour poupées tous les types nouveaux. Ces coiffures mignonnes, considérées comme jouets, sont soumises à des droits insignifiants, et les magasins de New-York ont ainsi douze modèles au moins pour le prix d'un seul.

Aux poupées parisiennes revient donc en partie la gloire de donner le ton aux dames des États-Unis.

Ch. DAVID

## UNE BONNE ŒUVRE

L'année dernière, à la veille du jour de l'an, un de nos confrères, homme d'esprit et de cœur, eut l'excellente idée d'écrire un article pour inviter les petits enfants que l'on comble de cadeaux à donner leurs vieux joujoux aux petits pauvres qui passent tristement la Noël et le nouvel an.

Cet article s'adressait également aux grandes personnes. Il les engageait à se concerter pour cette œuvre de charité; il leur disait que donner de l'argent est bien, mais que donner de la joie est peut-être encore mieux, et que la joie se trouvait dans les poupées dédaignées, dans les polichinelles endommagés, dans les soldats de plomb écharpés et déteints qui dormaient, inutiles, abandonnés, dans quelque coin d'armoire, n'ayant plus la faveur du petit maître.

Cette idée généreuse vient d'être reprise et la cause des enfants sans joujoux est de nouveau plaidée avec chaleur par un de nos confrères.

« Il est temps, dit-il, de s'occuper de la collecte et de préparer la grande distribution. Ce n'est pas bien difficile. Quelques minutes suffisent pour passer en revue les jouets invalides. Qu'une seule personne s'en occupe dans chaque petite ville et elle obtiendra des résultats prodigieux. En huit jours, elle aura recueilli assez de moutons sans pattes, de lapins sans tambour et de poupées sans nez pour faire ouvrir de grands yeux à tous les bébés qui n'ont souvent eu, comme unique joujou, qu'une bobine dévidée ou une image informe.

» Tous ces objets sans prix et sans valeur pour ceux qui les possèdent, tous ces objets que la borne attend au premier grand nettoyage feront le bonheur et la fête des bébés moins bien partagés. Il ne faut pas avoir honte de leur porter ces joujoux écloppés. Les chers petits se contentent de peu.

» J'en ai vu deux cet été, sur une grande route, près de la maisonnette du papa. Ils s'étaient accroupis près d'un tas de pierres géométriquement arrangé par le cantonnier. Pour eux, ce tas de pierres était tout un monde. Nini avait choisi un beau

caillou; elle l'avait posé près d'elle, et disait à son camarade :

« — Tu sais, Popol, ça c'est ma poupée.

» Et il fallait les entendre tous deux, adressant des reproches et des conseils au petit caillou :

« — Si tu n'es pas sage, prends garde !

» Popol était aussi convaincu que la petite. Il était plein de bienveillance pour la poupée-silex; il la soignait, il la dorlotait au point de rendre la maman jalouse. Une contestation très-grave faillit s'élever entre eux quand Popol, qui avait des principes de propreté, voulut à toute force moucher le caillou.

« — Pas toi, moi ! fit Nini, très-fâchée qu'on empiétât ainsi sur ses droits maternels.

» Vous le voyez, il ne faut pas grand'chose pour que les petits enfants pauvres s'amuse. Donnez-leur donc vos vieux joujoux, et je vous assure que Popol et Nini ne s'apercevront même pas que la chèvre en carton qu'on leur offrira n'a plus de cornes, et qu'ils ne s'inquiéteront guère de trouver une jambe de plus ou de moins à la poupée qui leur tombera du ciel. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un charmant appel? Nous ne pouvons que nous y associer en le reproduisant, avec le regret de n'être plus, pour notre part, au temps où l'on est comblé de joujoux. Quelle distribution nous ferions!

R. H.

## FRIMAIRE

Au-dessus des glaciers qui découpent l'azur,  
Au-dessus des grands bois qui surplombent la grève,  
Dans ses frissons de vierge et ses blancheurs de rêve,  
Comme un camélia fleuri dans l'éther pur,  
La lune lentement et fièrement s'élève.

Devant elle un air froid descend des monts transis,  
Une brume d'argent monte des lacs sceptiques,  
Le givre aux arbres pend ses joyaux fantastiques,  
Et, mystérieux temple aux reflets indécis,  
La cascade gelée a des arceaux gothiques.

C'est l'heure où les rameaux effilés et tendus  
Pleurent tout bas, vibrant comme des chanterelles  
Sous l'invisible archet des peurs surnaturelles;  
C'est l'heure où les flots lourds à leurs bords éperdus  
Se figent, fatigués de leurs longues querelles.

C'est l'heure où, brusquement réveillé, au détour  
Du sentier blanc, s'allume une étroite fenêtre.  
Chaque nuit, en tremblant, on la voit apparaître,  
Lampe pour le travail ou phare pour l'amour.  
Et la lune s'y heurte à *que sais-je? ou peut-être?*

Car le penseur, guidé vers le bien par le beau,  
Le précurseur des temps que son souffle féconde,  
Dont la voix solitaire ébranlera le monde,  
Dont la parole est glaive et dont l'âme est flambeau,  
Est là, qui d'un regard perce l'ombre profonde.

Louisa SIEFFERT.

La direction du Skating-Rink, installé au Champs-Élysées, avait annoncé pour la soirée de vendredi dernier une fête des plus attrayantes. C'était la première d'une série de fêtes costumées et travesties qui doivent y être données pendant l'hiver. Le programme portait qu'il y aurait dans le cirque deux orchestres : l'un dans la salle de patinage, l'autre dans le jardin d'hiver. Outre les danses sur patins et sans patins, le programme promettait encore des promenades en traîneaux, des fanfares et un grand cotillon se terminant au milieu d'une tempête de neige et d'une pluie de fleurs. Enfin, des fleurs partout et une splendide illumination, sans oublier le buffet confié aux soins du célèbre Chevet. Nous reparlerons de ces fêtes.

PLANCHE G. N° 584. — DESCRIPTION, PAGE 522.



## COSTUMES POUR BAL TRAVESTI

Modèles de Mme Delphine Baron (rue Richelieu, 112, et boulevard Montmartre, 21).



*A l'eng. sup. r. des Muses. 66.*

*Paris David*

*1284*  
*Ad. Goussier & Pils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

*Journal du Grand Monde*

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Entered at Stationer's Hall.*







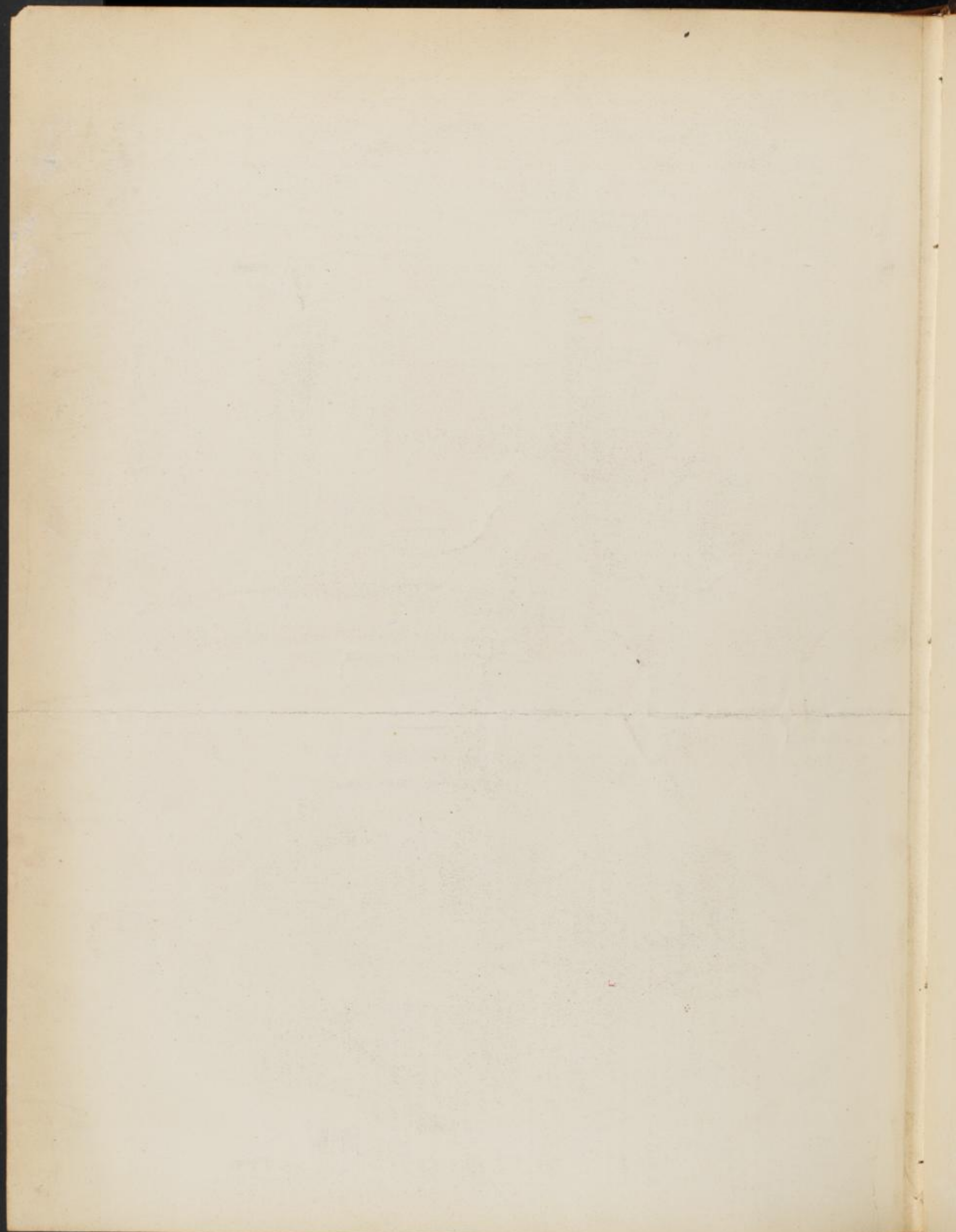


PLANCHE G. N° 588. — DESCRIPTION, PAGE 622.



TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE VISITE  
Modèles de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

## A NOS LECTRICES

Avec le numéro de ce jour s'achève la 32<sup>me</sup> année du *Moniteur de la Mode*, et nous sommes heureux de pouvoir dire que, durant cette longue existence, la sympathie du public auquel nous nous adressons n'a jamais cessé de répondre à nos efforts et de les encourager. Nous ne saurions mieux en témoigner notre gratitude à nos abonnés qu'en persévérant dans la voie suivie : c'est ce que nous ferons en nous efforçant, comme toujours, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, soit au point de vue des éléments dont elle se compose, soit sous le rapport de l'exécution matérielle ou des détails du service.

Ainsi, loin d'être inférieure à ses aînées, l'année 1876 ne fera qu'ajouter à l'attrait de notre publication : notre premier numéro de Janvier en fournira la preuve. Dès à présent, nos mesures sont prises pour que l'intérêt du texte ne le cède point à la beauté des illustrations, et pour que le *Moniteur de la Mode* conserve toujours ce caractère de distinction, cette physionomie littéraire qui le distinguent des autres journaux du même genre. Les noms des écrivains dont nous publions les œuvres (Victor Hugo, Alexandre Dumas, Emmanuel Gonzalès, Paul Féval, George Sand, P.-J. Stahl, Charles Deslys, Alfred des Essarts, Champfleury, Augustin Challamel, Jules Claretie, Eugène Chapus, Philibert Audebrand, etc.) sont, du reste, assez éloquents pour que nous n'ayons besoin de rien ajouter. Notre unique souci sera de rester dignes d'eux, de nos lectrices et de nous-mêmes.

LA DIRECTION.

## YVONNE

(HISTOIRE DU JOUR.)

Il y a bien de la tristesse au château de Pleucadeuc.

M. le comte gesticule et maugrée tout seul dans la grande avenue des chênes druidiques, égratignant le gazon à grands coups de canne. Depuis plusieurs jours, le coloris de son visage s'est accentué d'une teinte d'ocre, ses paupières sont bouffies. C'est à peine s'il déplie son journal. Butor, son chien, le regarde de loin et se glisse derrière les haies hors de portée du soulier ferré.

La comtesse ne quitte pas le salon et dévide ses soies sans mot dire.

Et Mlle Jeanne, à la fenêtre de sa chambre, regarde passer les hirondelles et interroge l'horizon. Depuis huit grands jours le piano est muet, et le poney piaffe dans son écurie. Sa coiffure mal affermie déborde un peu partout en boucles éplorées. On affecte des toilettes flottantes et des couleurs atténuées, nœuds froissés, regards vagues et noyés ; sur les joues, teintes indécises et nuageuses de feuilles de rose passée ; douleur de blonde.

Tout se ressent des tristesses de Jeanne, dans le château et au dehors. Tout Pleucadeuc est malade de sa maladie. Le gros chien, l'œil à demi ouvert, fait devant sa niche des siestes interminables. Une âme manque aux jardins et aux pelouses. Les fleurs ont l'air d'être seules. Le vieux Nick, en époussetant, chante en breton la complainte de la perte d'Eviau...

Etré Laugonet e Faouët  
Ur bard sautel a descouset, etc.

Voici ce qui s'est passé. — Jeanne a dix-huit ans, et chez les Pleucadeuc on se marie par tradition à cet âge. C'est une règle dont on ne s'est jamais départi dans la famille. Il y a huit jours, le comte de Pleucadeuc, en redingote noire, chemise à jabot crête-de-coq, les cheveux peignés d'après le portrait du comte défunt, trônait dans le grand fauteuil carré du chef de famille, et, ayant la comtesse à droite en grande toilette de soie noire et

mauve, il manda Mlle Jeanne et lui annonça son prochain mariage avec le jeune Etienne de Mérignac, fils cadet de leur vieil ami le marquis de Mérignac.

Jeanne, qui n'avait jamais été traitée sur un pied aussi solennel, fut un peu surprise de cette scène héraldique ; elle revint bientôt à son naturel de petite fille gâtée... et se précipitant vers son père, elle lui jeta ses deux bras autour du cou et lui dit :

— Que tu es drôle, papa, à me dire : vous ! C'est la première fois et ce sera la dernière... n'est-ce pas ?

— C'est bien ; mais que dis-tu de M. de Mérignac ?

— Je dis, je dis que je n'épouserai pas M. de Mérignac, parce que j'aime mon cousin de Pimélec.

Et depuis, ni prières ni menaces n'avaient pu ramener mademoiselle Jeanne à la raison.

On en était là au château, lorsqu'un matin on vit arriver Yvonne.

Yvonne Grosbrien avait été pendant quarante-cinq ans cuisinière dans la famille de Pleucadeuc. Elle avait pris sa retraite depuis deux ans et vivait d'une petite pension dans une chambre du couvent des sœurs de la Visitation. Le jour de son départ fut un grand événement au château : pendant trois ans on avait remis cette séparation de huit jours en huit jours. Le jour venu, Yvonne faisait ses adieux ; la comtesse pleurait, le comte inventait le prétexte d'un dîner de famille, et Jeanne jetant les hauts cris menaçait de s'en aller avec Yvonne. Il fallut cependant se décider. Un matin, Yvonne s'en alla au petit jour dans la carriole aux provisions. Ce fut un deuil, car Yvonne était une autorité dans la famille de Pleucadeuc ; Nick ne venait qu'en second ordre, et n'était consulté que pour les fermages. Yvonne avait donné son consentement à tous les mariages, et si elle boudait quelques jours, le comte était visiblement inquiet et la comtesse trouvait les journées longues. Les pauvres s'adressaient à elle avant de recourir à M<sup>me</sup> de Pleucadeuc. Elle avait tutoyé le comte jusqu'à l'époque de son mariage, et ne s'en faisait pas faute quand la présence d'un étranger ne lui interdisait pas cette familiarité. Dans la vieille aristocratie bretonne on a des serviteurs ; on ne connaît pas encore le domestique, cet ennemi caché sous les dehors d'une plate obséquiosité. La familiarité n'y est pas encore une dérogation. Yvonne, pour ses maîtres, se serait brûlé la main comme un Scévola sur ses fourneaux, mais autant qu'eux-mêmes elle veillait à leur bonheur et à leurs intérêts.

Tous les mois elle vient au château à pied, malgré son grand âge. On appelle cette visite mensuelle la revue d'Yvonne. Elle inspecte tout de la cave au grenier, rabroue dans le plus pur breton les négligents, félicite ceux dont elle est satisfaite et apaise par des sentences sans réplique les guerres civiles entre la cuisine, l'office et l'antichambre. Le comte et la comtesse ne sont pas à l'abri de ses reproches, et se soumettent aussi docilement que les autres. Si Yvonne a quelques faiblesses, elles sont toutes en faveur de Jeanne qu'elle a eu tant de peine à servir... C'est ce qui rendait, avant son départ pour le régiment, le jeune Yves de Pleucadeuc, dont elle est la marraine... et qui lui écrit tous les huit jours, énormément jaloux.

L'autre jour, quand on a vu la grande taille d'Yvonne se dessiner au fond de l'avenue, à neuf heures du matin, le comte et la comtesse de Pleucadeuc ont pressenti une scène violente. Ils ne doutent pas qu'elle ne se mette du côté de Jeanne. Elle s'est toujours montrée très-partiale pour le jeune de Pimélec, qui la complétait sur ses côtelettes en papillote, qu'elle accommodait dans la perfection, et très-peu sympathique pour Étienne de Mérignac, à qui il fallait des beefsteaks saignants et du thé, qu'elle considérait comme des innovations révolutionnaires. Un autre grief encore plus grave que l'autre, c'est qu'il ne buvait pas de cidre, et n'allait jamais à la cuisine pour fumer son cigare. Elle l'appelait le *fiérot* et, tout en le saluant très-bas, ne manquait jamais de murmurer entre ses dents.

On vit sur sa figure qu'elle n'était pas contente. Son menton pointu avait des vibrations significatives. Un orage interne courait sur les rides orageuses de sa vieille figure, cuite au charbon de bois. Sa coiffe blanche, à deux volutes évasées, semblait posée en bataille sur ses rares cheveux gris. Elle s'était endimanchée comme pour les jours où il y avait contrat, ou fête de famille: jupe rayée et bouffante, vaste fichu brun à grandes palmes blanches, et le tablier noué ou jeté sur ses épaules comme un manteau et retenu par un ruban de laine rouge; souliers découvrant des bas à côtes, et, au doigt, une énorme chevalière d'argent.

Le comte et la comtesse étaient au salon et sous les armes; Yvonne entra. La comtesse vint l'embrasser en pleurant, elle aussi. Le comte jouait avec sa chaîne de montre, et se préparait à une résistance désespérée. Il invita Yvonne à s'asseoir et lui dit avec une bonne humeur un peu contrainte:

— Ça va toujours, Yvonne? C'est donc jour de revue aujourd'hui?

— Non, monsieur le comte; je viens vous dire bonjour et adieu en même temps. Yvonne est de trop ici... Je retourne à Malestroet...

— Comment! sans même déjeuner?

— Sans déjeuner. Servanne, la domestique du recteur, que je vois en passant, me donnera bien une beurrée et une bolée de cidre... Adieu, mes maîtres...

Et passant un coin de sa mante sur ses yeux, elle fit mine de se lever.

— Que vous avons-nous fait, Yvonne? dit la comtesse, dont la voix tremblait.

— Vous m'avez fait, que vous êtes en train de faire mourir cette enfant, ma Jeanneton, ma pauvre petite... et que sa vieille Yvonne la suivra bientôt... Tenez, mes pauvres vieilles jambes en tremblent déjà... Mais j'aurai bien la force d'aller jusqu'au bout... Adieu, mes bons maîtres...

— Reste, Yvonne, dit alors le comte de Pleucadeuc, je te l'ordonne, et expliquons-nous.

Yvonne se rassit. Un ordre de son maître était pour elle un ordre d'en haut. Mais elle ajouta:

— Vous ne me garderez pas toujours. Faudra bien que je m'en aille pour la dernière fois... Je ne verrai pas ce mariage, bien sûr.

— Et qu'as-tu à dire contre ce mariage?

— J'ai à dire que ce monsieur de Mérégnac n'est pas ce qu'il nous faut. C'est pas un nom breton, ça. Est-ce que des Pleucadeuc épouseront des Gallos à c't'heure? Oh! non, les yeux d'Yvonne ne verront pas ça... j'irai pleurer sous terre. Et j'aime aussi ce petit Etienne; je l'ai vu tout petit sur son cheval quand il venait ici et me disait: Yvonne, une galette... Il était rose comme un petit matelot, et ça n'a peur de rien. Un vrai noble de chez nous... Tiens, mon gars, il était comme toi... Il me semble que tu revis en lui... Il m'a apporté son premier lièvre, et ça n'avait pas quatorze ans!... Je disais toujours à Nick: Vois-tu, Nick, c'est là notre gendre... Et ça s'est battu comme un lion dans la dernière guerre; pas plus loin qu'il y a deux mois, je lui mis de l'armoise sur sa blessure...

La comtesse pleurait, et le comte, rêveur, tirait sa moustache.

— Mais qu'est-ce que tu reproches à M. de Mérégnac?

— Rien et tout. Ça sent pas assez la fougère et la bruyère de chez nous; ça pue la pommade; ses mouchoirs donnaient mal à la tête à la laveuse Louissette. Ça porte une robe le matin et des pantouffles jaunes, et ça parle en malade, et pas un mot de breton... Est-ce un mari pour ma fille qui aime tant le pays? Non, non, Yvonne ne se connaîtra plus ici...

— Mais il est riche, et Pimélec est pauvre...

— Pauvre, avec dix métairies... et deux moulins!... Et puis,

Jeanne est riche. Madame la comtesse, votre mère, qu'est au ciel, aussi sûr que la sainte Vierge y est, était pauvre aussi... Voyons, mon gars, mon petit Fransec, donne son Pimélec à cette petite... Tu donneras dix ans de plus à vivre à ta vieille Yvonne... Je vois bien que madame pense comme moi...

La comtesse, après avoir interrogé son mari du regard, vint embrasser Yvonne. Le comte se leva, fit plusieurs tours dans le salon, et enfin, s'arrêtant devant Yvonne:

— Va la chercher, dit-il.

Yvonne monta lestement comme si elle eût rajeuni de vingt ans.

— Eh! bien? dit la comtesse.

— Eh! bien, que faire? Elle a raison, Yvonne, et mon père n'aurait pas conclu autrement. Pimélec, c'est Pimélec après tout, quoique sa mère soit une Guéguen. Il a du terroir, ce garçon, et, à vrai dire, l'autre en manque. J'avais en goût son père, sa fortune et son titre bien plus que lui. On fait toujours de ces rêves pour les enfants. L'embarras est de me décider auprès de Mérégnac. Cette Yvonne est notre bon génie. On rencontre si peu de ces vieilles fidélités que, rien que pour elle, j'aurais cédé... sur Pimélec, bien entendu, et pas d'autres. Qu'en pensez-vous?

— Dieu parle souvent par la voix des humbles. Cette Yvonne m'a fait une impression presque religieuse. Il y a une lucidité que nous n'avons pas dans son attachement à Jeanne. Mon ami, je signe des deux mains... Mais les voilà.

Yvonne entra, menant par la main Jeanne, souriante, qui, sans plus de façon, se jeta tour à tour dans les bras de son père; de sa mère et d'Yvonne. On pleura de joie, et Yvonne, ne se tenant plus:

— Mes enfants, dit-elle, voilà une affaire conclue et du bonheur pour plus longtemps qu'Yvonne ne pourra en avoir. Je serai là pour le repas de noces, mon dernier... Petite, nous causerons, car je reste ici deux jours, et je veux causer avec ton prétendu et toi.

Le comte a écrit à M. de Mérégnac une lettre de désistement aussi cordiale que polie, et, le 20 Janvier prochain, Jeanne sera madame de Pimélec.

SMOKE.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

### II

Cette année encore, la librairie Hetzel sollicite à bon droit notre attention en faveur des trésors dont s'est enrichie sa bibliothèque spéciale à l'usage de l'enfance et de la jeunesse. Jamais plus beaux ni plus utiles et plus aimables livres n'ont été offerts aux jeunes générations. La liste en est variée et si longue que nous devons nous borner à citer les principaux.

D'abord deux œuvres nouvelles et des plus réussies de Jules Verne: *l'Île mystérieuse* et *le Chancellor*; puis *les Patins d'argent*, histoire d'une famille hollandaise et d'une bande d'écoliers, par Stahl, l'auteur de *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* qu'a récemment couronnée l'Académie française. Par des compositions hors ligne, Théophile Schuler a fait des *Patins d'argent* un des chefs-d'œuvre de l'illustration moderne. — *Le Chalet des sapins*, illustré aussi par Schuler, est une production exquise et charmante d'un jeune écrivain alsacien, Prosper Chazel, qui, comme ses compatriotes aujourd'hui célèbres dans les arts et dans les lettres, nous montre par ses œuvres que l'Alsace ne nous a pas échappé tout entière. — A l'année nouvelle de cet incomparable *Magasin d'éducation* qui compte aujourd'hui vingt-deux volumes et onze années de succès, ajoutons une édition illustrée par Frœlich de la seconde partie de *l'Histoire d'une bouchée de*

pain, de Jean Macé : *les Serviteurs de l'estomac* ; enfin, *l'Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, un des livres les plus recommandables par la science, l'intérêt et l'abondance de ces dessins où M. Viollet-le-Duc est passé maître.

L'œuvre spéciale entreprise au profit de l'enfance et de la jeunesse par la librairie Hetzel, qui compte, après onze ans de soins attentifs, cent ouvrages et cinquante albums, véritable répertoire intellectuel des jeunes générations, a le mérite d'avoir fait de la littérature française, la plus dénuée en ce genre autrefois, la source où puisent aujourd'hui nos voisins. La simple constatation du fait a son éloquence.

On a beaucoup parlé, cette année, du conteur danois Andersen, qui est mort entouré de la popularité la plus légitime. MM. Garnier frères ont donc été bien inspirés en publiant ses *Nouveaux contes danois*, traduits par MM. Moland et Grégoire, et illustrés de nombreux et charmants dessins de M. Yan Dargent. Dans ce recueil se trouvent les contes qui ont fait à l'auteur une renommée européenne : *l'Histoire d'une mère*, qui fut traduite en vingt langues ; *la Petite sirène*, le premier grand succès d'Andersen ; *le Camarade de voyage*, un conte digne des « Mille et une nuits » ; enfin une trentaine de récits piquants, variés et pouvant être mis sans aucun danger sous les yeux de l'enfance.

Nous en dirons autant de l'ouvrage de M. S.-W. Cozzens : *la Contrée merveilleuse*, relation d'un voyage dans l'Arizona et le nouveau Mexique, traduite de l'anglais par M. W. Battier et que MM. Garnier ont publiée en y ajoutant l'attrait de nombreuses illustrations de M. Yan Dargent.

Le public a si bien pris goût aux relations de voyages, que tous les éditeurs aujourd'hui cherchent le succès de ce côté. Ainsi nous avons encore à mentionner, chez M. Paul Ducrocq, un livre de M. Octave Sachot : *la Sibérie orientale et l'Amérique russe*, rempli d'intéressants détails sur le Pôle nord et ses habitants.

M. Georges Fath n'a pas voulu nous entraîner si loin, et le titre de son livre : *Perdus au milieu de Paris*, dit tout de suite ce qu'est l'histoire des trois orphelins qu'il a mis en scène avec son talent ordinaire.

M. Augustin Challamel non plus ne quitte point Paris ; c'est un guide aimable, bien connu de nos lectrices et avec lequel elles ne voudront pas manquer de passer en revue les *Amuseurs de la rue* ; elles trouveront là MM. Polichinelle, Paillasse, Pierrot, Guignol et Cie, tous croqués de main de maître.

Enfin, M. Edouard Debat-Ponsan, qui a très-originellement illustré le volume de M. Challamel, a exécuté pour la librairie Ducrocq douze compositions charmantes reproduisant les *Rondes enfantines* que tout le monde connaît. Cela forme un joli album où nos lectrices seront heureuses de retrouver, avec les airs notés, le texte complet de plus d'une vieille chanson (telle que « Il était une bergère » ou « Nous n'irons plus au bois ») qui fit la joie de leur enfance.

Robert HYENNE.

#### Description des gravures dans le texte.

G. N° 584.

**COSTUMES POUR BAL TRAVESTI.**—Costume de la *Belle Bourbonnaise*, tiré de la pièce de ce nom, pour fillette de dix ans. — Jupou court, en cachemire maïs, bordé de velours noir. — Seconde jupe en cachemire bleu ciel et bande de velours noir. — Corsage de velours noir, à postillon derrière, ouvert au milieu devant sur une bande maïs. Bande de plissé autour des épaules et au bas des manches. — Chapeau de paille doublé et bordé de faille bleue ; le reste de la garniture en velours noir.

2. Costume de jardinière, tiré de la *Branche cassée*. — Jupou court en pékin de soie à rayures satin noir et faille blanche. — Seconde jupe en

faille bleue, gentiment retroussée sur les côtés. — Corsage en faille bleue et manches de batiste blanche. — Tablier de batiste, noué derrière par un ruban bleu qui revient devant pour former un autre nœud au milieu. — Écharpe de crêpe de Chine blanc posée en capuchon et fixée par des roses au corsage.

3. Costume de bourgeoise du moyen-âge, tiré d'*Héloïse et Abélard*. — Jupou de dessous en faille ponceau. — Robe moyen-âge, à traîne et corsage carré en faille gris perle, entourée dans le bas de bandes de velours noir lisérées de faille ponceau. — Escarcelle de velours noir et soie ponceau. — Le corsage est orné des mêmes garnitures, avec chemise intérieure en organdi froncé. — Comme coiffure, un hénin en faille grise, rayé de velours si l'on veut, et bordé d'une bande ponceau à zig-zags de velours noir. — Grand voile de tulle blanc flottant très-bas.

G. N° 588.

**TOILETTE D'INTÉRIEUR ET TOILETTE DE VISITE.** — Costume en faille noire. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé à plis très-rapprochés, et dont la tête est formée de petits plissés remontants du meilleur effet. Deux belles écharpes de faille, garnies de plissés, se croisent sur le devant du jupon et viennent se réunir derrière en soutenant le pouff avec un nœud de plusieurs coques de ruban. Poche sur le côté, garnie de nœuds et soutenue par un plissé qui remonte dans le haut du jupon derrière ; ici se trouve un nœud de coques plates pareil à celui dont nous venons de parler. — Cuirasse complètement encadrée de plissés de dentelle noire posée au dessus. — Même garniture pour le bas des manches. — Mme Daltrophe-Vormus, qui a créé ce modèle, s'engage à l'exécuter en soie de belle qualité pour 290 fr. Cela vaut la peine d'être noté.

2. Paletot de velours noir, de forme vague, à peine cintré derrière et à devants plats et droits. Bandes de sibérienne sur sous les bords. Les manches, très-longues, sont fermées du bas et c'est au milieu que se trouve l'ouverture, qui est entourée de la même fourrure. — Ce paletot est posé sur une robe princesse en cachemire gris, à pli Watteau derrière ; un volant à tête ruchée orne le bas de la robe et deux volants plus petits, posés de distance en distance, garnissent, en outre, le devant du tablier. — Chapeau en velours épinglé gris. Bandeau formé d'une draperie en ruban crème, de coques assorties et de fleurs en velours ponceau. Rubans pareils disposés en coques sur le côté de la calotte et plume de même nuance retombant derrière.

G. N° 590.

1. Chapeau Lopez. — Grand feutre gros bleu, à calotte et passes plates ; celle-ci, bordée d'un galon de soie grisaille, est relevée d'un côté ; elle y reste maintenue par une bande de ruban bleu, encadrée de dentelle Colville faisant partie du bandeau. Ce bandeau est formé d'un ruban bleu drapé et noué sur le côté, avec une ruche de dentelle Colville posée sur le bord supérieur. Ruban bleu autour de la calotte, simplement noué sur le pied d'une plume grise dont la pointe vient tomber en avant.

2. Bonnet capeline, en cachemire blanc. — Large fond coulissé dans le bas derrière, formant un bavolet, avec nœud de ruban bleu posé dessous. Ce fond forme encore, dans le haut, une ruche pour le bord. Une barbe de broderie anglaise, légèrement ruchée, constitue le bord de la coiffure, et ses extrémités restent flottantes. — Excellente coiffure pour une personne frileuse.

3. Bonnet du matin. — Large fond mou, et bande plissée en nansouck pour le devant. Un ruban violet repose sur la passe, qui est très-étroite, et forme dans le bas derrière de longues boudes plates ; celles-ci sont voilées par une barbe brodée qui flotte derrière. Gros chou de broderie pour le sommet.

4. Matinée en molleton de laine. — Forme droite devant, légèrement cintrée derrière, s'ouvrant par des revers dans le haut. Un volant presque plat, en broderie anglaise, entoure tous les bords du vêtement, les poches et le bas des manches. Celles-ci, froncées dans le haut, forment deux bouffettes par des cercles d'entre-deux en même broderie. Les poches sont également faites d'entre-deux. Boutons de nacre pour fermer les devants.

5. Fichu de soirée. — Le corps du fichu est fait de grosse mousseline, au bord de laquelle est posé un volant de dentelle Colville. La mousseline est ensuite recouverte d'un fichu de faille bleu pâle, légèrement plissée pour bien prendre le tournant, et dont les bords roulés reposent sur le pied de la dentelle. Un col « d'habit » en broché crème, se rabat sur le haut du fichu, et une haute ruche en tulle Colville le termine.

6. Matinée en molleton de laine blanche, de forme toute droite, avec doublure de soie bleu pâle piquée sur une ouate. Le col rabattu à revers, les parements des manches et des poches sont en soie bleue, piquée comme la doublure qu'ils rappellent.

## Description de la gravure colorée n° 1284.

**TOILETTES DE BAL.** — 1. Costume de satin blanc. — Jupou à longue traîne, garni tout autour de plissés de tulle blanc posés les uns dans les autres, en travers; le milieu du bas de la traîne est terminé par un volant plissé, placé dans le sens ordinaire. Deux volants de dentelle surmontent ce plissé; la traîne est ensuite resserrée en arrière par une écharpe en satin bleu, gentiment drapée, avec dentelle semblable. D'un côté, cette écharpe sort d'un chou de dentelle garni de pensées; de l'autre, elle se perd sous le volant de la tunique. — Tunique très-longue, entourée d'un volant de dentelle, d'une guirlande de feuilles de pensée, et croisée derrière. Une écharpe bleue, garnie de dentelle et fixée dans le bas par une coque et de petits groupes de pensées, traverse en biais la tunique par derrière; elle se termine dans le haut du tablier devant, avec groupe de mêmes fleurs. Un autre bout d'écharpe croise la tunique dans un autre sens et s'arrête dans le haut derrière sous un bouquet de pensées. Un petit tablier, à draperies très-pressées et entouré de franges, recouvre le haut du jupon devant; ses côtés se perdent derrière sous les groupes de fleurs déjà indiqués. — Cuirasse décolletée et lacée derrière, ornée d'une berthe en satin bleu formant le châle; les bords sont garnis de dentelle ruchée sur les épaules. Même dentelle pour les manches; petits bouquets de pensées aux épaules et dans le bas de la taille, où le feuillage forme traîne. — Dans les cheveux, un nœud bleu, des pensées et une plume blanche qui retombe en arrière.

Costume en faille et gaze, à rayures satinées. — Jupou à traîne, entouré de quatre volants plissés avec tête et large bouillonné. — Tablier bouillonné, coupé en lignes transversales par des guirlandes de coquelicots. Le côté, devant, est rayé par un bouillonné entouré de guirlandes semblables et qui forme ainsi une colonne jusqu'au bas de la jupe. Par derrière, la tunique, gracieusement drapée, reste retenue au milieu par une traîne de coquelicots. — Cuirasse arrondie devant, où elle est rayée en travers par des galons d'argent. Une frange mignonne de boutons de coquelicots dessine les contours de la taille en remontant au milieu devant où elle se termine par un bouquet. Draperie de gaze et manches bouillonnées, avec franges assorties. — Ornement assorti dans les cheveux. — Gants longs à douze boutons.

## Description de la figurine L. n° 64.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE VISITE.** — Robe de velours caroubier foncé, à courte traîne unie. — Paletot *Moldave*, en sicilienne noire, long et demi-ajusté, garni devant de brandebourgs en doubles cordelières de soie, fixées par des olives en passementerie. Biais de satin aux bords inférieurs, à la poche et au bas des manches, avec une bande de loutre aux mêmes endroits et autour du cou. — Manchon assorti. — Chapeau de velours noir, à passe soulevée, garni dessous d'une demi-guirlande de roses, et dessus d'une plume assortie à la robe, retenue par une draperie de velours.

## REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture Régente*, n'en déplaise à ses rares calomniateurs, possède toutes les qualités nécessaires pour favoriser le développement de la taille, et elle sert admirablement les exigences de la cuirasse ou de la robe princesse.

Mmes DE VERTUS sœurs connaissent trop bien la question du corset, au double point de vue de l'art et de la santé, pour ne pas avoir apporté dans l'établissement de leur précieuse ceinture toutes les améliorations et modifications que la mode des longues tailles réclame. Donc, aujourd'hui, ce corset mignon et aristocratique est à même d'allonger le buste avec autant de facilité et de grâce qu'il en apportait autrefois à tenir ce même buste dans des proportions plus limitées.

Le goût du jour est à la *Ceinture Régente* en satin noir pour le jour, bleu, rose ou crème pour le soir; avec une garniture de peluche assortie pour le bord inférieur, une dentelle blanche ou noire pour le haut. Les baleines, longues et nombreuses, sont piquées en soie de couleur tranchante et souvent enjolivées de broderies mignonnes. Ainsi établie, cette ceinture constitue un charmant cadeau qu'une mère, une tante, une sœur, peuvent offrir à l'occasion du jour de l'an.

Les salons de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) renferment, en outre, un choix fort élégant de jupons et de tournures, parmi lesquels la femme la plus minutieuse trouvera certainement ce qui lui convient: petits jupons de dessous, jupons à volants derrière, d'une coupe excellente, effaçant les hanches et favorisant le déploiement des robes à traîne. Les couturières s'applaudissent toujours du choix fait par leurs clientes de la maison de Mmes de Vertus, car elles sont assurées de réussir leurs robes, avec les excellents auxiliaires fournis par ces dames.

— Le goût actuel est au beau en toutes choses et le luxe est poussé, aujourd'hui, jusqu'à ses derniers raffinements; et lorsque la mode éditée des nouveautés d'une élégance aussi juste et aussi raisonnable que celle des broderies à la main, les personnes les plus sensées l'approuvent complètement. Voilà notre avis, et cette pensée nous est venue à propos d'une visite faite à la maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 132), dont le titre: « Fabrique de broderies et de haute lingerie luxueuse », est on ne peut mieux justifié; on peut s'en convaincre par les renseignements que nous allons donner.

Disons tout d'abord que Mme Gessat, femme de goût et d'une intelligence rare, combine et choisit elle-même tous les dessins, inédits par conséquent, et que la broderie est exécutée en Suisse par des ouvrières à elle: de sorte que, possédant tous les articles de première main, il lui est permis de vendre à des prix modérés.

Ces broderies comprennent tous les genres possibles: plumetis, festons, point d'arme, jours variés, etc., faits d'une forme admirable. Tout cela s'applique non-seulement aux objets de linge et de lingerie, mais aussi au costume.

Qu'on se figure une cuirasse de velours noir complètement brodée à jour d'un dessin spécial, très-clair, avec des parties mates faisant opposition. Une fourrure de soie blanche, bleue, rouge, ilas, au choix, forme transparent et permet à la broderie de se détacher. C'est merveilleux!

Nous avons également vu des volants, des écharpes, des cuirasses, des polonaises, le tout en faille noire ou de couleur, à dessins variés et nouveaux, brodés tout à fait à jours. Ces différentes dispositions constituent, avec des soies de tons plus doux, des costumes d'une élégance parfaite. Nous pourrions citer plusieurs toilettes de femmes du meilleur monde, de princesses mêmes, qu'il nous a été permis d'admirer et qui réalisent la perfection.

Il nous faudrait des pages entières pour décrire un peu minutieusement ce beau travail de broderie; mais nous comptons revenir sur cette maison exceptionnelle et sur les nouveaux éléments de *fashionabilité* qu'on est assuré d'y trouver.

En terminant, nous devons dire à nos lectrices que Mme Gessat se charge d'exécuter tous les trousseaux de jeune mariée ou les layettes dans n'importe quelle condition.

— Les personnes éloignées de Paris et qui ont à faire des acquisitions au sujet des étrennes trouveront un avantage immense à s'adresser à la maison LASSALLE ET Cie (rue de Grammont, 21). Cette importante et honorable maison, par ses relations avec tous les fabricants, est en état de fournir toutes les nouveautés; c'est le plus sûr et le plus intelligent des intermédiaires.

Nous appelons spécialement l'attention de nos lectrices sur tous les objets de toilette: manteaux, fourrures, bijoux artistiques, dentelles, châles cachemire, éventails.

On peut également s'adresser à la maison Lassalle pour l'acquisition des joujoux, des petits meubles de fantaisie, articles en cuir de Russie, papiers élégants, instruments de musique, livres illustrés, albums, etc.

La maison Lassalle répond à toutes les demandes et indique les prix des objets qu'on désire. On peut se fier complètement à son goût et lui laisser le soin de choisir en lui marquant simplement ce qu'on veut dépenser. Aucune déception n'est à redouter.

## SPÉCIALITÉS

Une mère soigneuse et vigilante ne manquera pas de prendre le plus grand souci de la chevelure de ses enfants et elle aura raison. C'est une beauté que l'on ne saurait entretenir trop scrupuleusement. Parmi les cosmétiques les plus favorables à cet effet, nous rappellerons à nos lectrices le *Rowland's Macassar oil*, dont nous avons déjà eu l'occasion de vanter les heureuses propriétés et de constater les bienfaits résultats. Cet excellent produit est une huile surfine, très-tonique et favorable à l'entretien d'une jolie chevelure.

Les vertus incontestables du *Rowland's Macassar oil* l'ont fait adopter par toutes les familles d'Angleterre et l'on en fait usage à la *Maison Royale* pour les enfants de la reine.

On se procure le *Rowland's Macassar oil*, 20, Hatton Garden à Londres, et sur le continent chez tous les coiffeurs et parfumeurs. A Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hog, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; Swann, rue Castiglione, 2.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.